

*Cliché Publicitas N° 668**Portrait par Glatz (1927)*

Nikolaus Welter

nach einem Ölgemälde von Glatz, welches, wenn wir nicht irren, aus dem Jahre 1927 datiert.

De là un froid anticipé jeté sur nos relations éventuelles. On comprendra que, dans des conditions aussi neutres, mes souvenirs se réduisent à peu de choses.

Pourtant, nous devons maintes fois, après cette fois initiale, cheminer, Nicolas Welter et moi, sur des plans parallèles.

Dégoûté des eaux saumâtres de la Pétrusse, j'avais, remontant la Sûre à partir d'Echternach, été installer ma tente bachelière à Diekirch. (Qu'on remarque la préciosité précise du langage!) Je lisais à cette époque Francis Jammes et je pressentais Léo Larguier; aussi fus-je singulièrement impressionné, un printemps, par la découverte d'une maison qui aurait enchanté ces citadins bucoliques. Elle se trouvait — elle se trouve encore, sans doute — à la fois au pied de la montagne et au bord de la rivière, dans l'ombre que projettent les bois et dans le soleil qui éclate sur la prairie, à deux pas du centre de la petite ville, et pourtant en pleine campagne; elle était entourée d'arbres et de fleurs, de haies vives, de grilles dévies, de murs moussus, de jardins, de nids d'oiseaux, de jeux d'enfants, de clair de lune, de parfums, de chansons et de toutes les illusions du monde. . . . Sans m'inquiéter de ses habitants réels, j'y logeai mon exaltation rétrospective de petit garçon et l'héroïne inexistante de mon imagination d'adolescent. . . .

Cette « maison du poète », je n'y mis jamais le pied. Mais les mille grâces idylliques, dont je l'avais parée, m'inspirèrent, par ce détour, et sans que rien, d'ailleurs, les y situât, deux ou trois poèmes du « Prince Avril ». Par quelle coïncidence mystérieuse, par quel phénomène aux raisons inexplorées, arriva-t-il que Nicolas Welter qui vint habiter peu après dans ce décor, accorda à ceux-là justement ses suffrages confraternels?

Donc — sauf erreur — Nicolas Welter s'installa à Diekirch à peu près à l'époque où je quittai ce lieu. Je devais, deux ou trois ans plus tard, interrompant mes études universitaires à Paris, revenir m'y mettre au vert pendant quelque

temps. Ce séjour en hors-d'œuvre contribua, en un certain sens, à l'éclosion du mouvement littéraire luxembourgeois qui trouva son expression dans « Floréal ». Rien n'aurait été plus naturel qu'un rapprochement. Mais il n'en fut rien. L'auteur de « Aus alten Tagen », l'un des premiers recueils qui comptât de poésie luxembourgeoise en langue allemande, ne voisina guère avec celui qui devait faire paraître à retardement, six ans plus tard, le premier volume de poésies françaises.

Antagonisme linguistique peut-être? Point intransigeant, toutefois, ni d'un côté ni de l'autre, puisque, en février 1902, invité à provoquer en Luxembourg la célébration du centenaire de Victor Hugo — encore une histoire exemplaire que je conterai quelque jour — je n'hésitai point à m'adresser à celui que j'estimais, plus que tout autre, qualifié pour rappeler sur le mode héroïque la mémoire, proche encore, de notre hôte prestigieux. Je conserve à Nicolas Welter de la gratitude pour ce qu'il accepta d'enthousiasme ma proposition. Et s'il fut la cause involontaire de quelque retard dans l'apparition de la brochure anniversaire que je consacrai au poète, « Victor Hugo dans le Grand-Duché de Luxembourg », ce retard fut compensé par l'ample et nombreux et dithyrambique poème, par quoi il célébra notre héros littéraire, selon une inspiration bien différente, toutefois, de celle qui m'avait dictée l'ode que j'y joignis.

On peut voir par là que l'ostracisme qu'une légende malveillante m'attribue à l'égard de l'allemand, connaissait des accommodements!

Accommodements qui devaient reparaitre quand, cinq ans après, fondant, avec la collaboration d'Eugène Forman et de F. Clement, la revue bilingue *Floréal* — encore une histoire à rappeler! — j'allai demander à Nicolas Welter de nous donner « Eichentod », qui est une belle chose. Et chaque fois, depuis, qu'un livre nouveau, roman, pièce de théâtre, recueil de vers, etc. sortait de sa plume féconde, la mienne trouvait des